



Gaudiche Emmanuel : Né le 11-07-1876 à Brest ; 1900, prêtre et professeur à Bon-Secours de Brest ; 1924, aumônier des pupilles de la Marine, Brest ; 1936, recteur de Ploujean ; décédé le 25-01-1942.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1942 p. 50-59.

M. l'Abbé Emmanuel Gaudiche (1876-1942). — Un prêtre très peu connu et cependant inoubliable, isolé par ses fonctions mêmes des mouvements où se brassent les réputations, et cependant mêlé aux travaux profonds qui restent.

Fils de deux sangs, d'Alsace et de Bretagne, héritier de cultures plus différentes qu'opposées, il avait la grande force de s'ouvrir à des inspirations très diverses, car sa haute et puissante intelligence lui permettrait de comprendre très vite et à fond. Musicien, il était capable de compléter en une nuit une partition pour un orchestre à qui il manquait les parties de hautbois ou de clarinette ; il écrivait de mémoire ce qu'il avait entendu, et il montra particulièrement sa science de l'harmonie en restaurant dans son église de Ploujean l'orgue trop longtemps muet. Il maniait le pinceau et la plume avec une rare dextérité : il avait dans ses cartons des « Mater dolorosa » et des « Gethsémani » d'une intense émotion. Sa manière s'apparentait à celle des grands imagiers allemands, Albert Dürer en particulier, pour qui il avait une admiration justifiée. Il travaillait les métaux, le bois, l'ivoire, sculptait les têtes de Christ, il s'attaqua même à la pierre avec succès et dirigea l'exécution des principales œuvres de Santelli : c'est d'après les dessins de M. Gaudiche que furent exécutés la Vierge qui orne la façade du Grand Séminaire, le Calvaire qui surmonte l'entrée de la chapelle du collège Saint-Louis, le maître-autel de Landivisiau. Il fit lui-même, à la pointe de feu, le chemin de Croix de Sainte-Anne-la-Palud et du patronage Saint-Louis ; architecte sans diplôme mais non sans expérience ni instruction, il fit l'école de Kerlouan et conseilla heureusement MM. Kerbiriou et Pellé, recteurs de Saint-Pierre ; et enfin il laisse à sa paroisse la chapelle de Sainte-Thérèse de Coatserho.

Si l'on ajoute à cela une vaste information philologique, une connaissance exacte des langues et des littératures germaniques, une culture classique égale à celle des spécialistes les plus distingués, on comprendra qu'il ait eu comme professeur à Bon-Secours et à Saint-Louis, une grande autorité sur ses élèves. Comment ne pas admirer quelqu'un qui avait traduit Faust en vers français !

Il avait aussi les dons du cœur : c'est dans ses relations avec ses confrères, avec ses mousses de l'Armorique et ses pupilles de la Villeneuve qu'il en donna la mesure : il aurait pu être riche, mais il ne savait pas lui-même le prix de son travail ; l'argent de ses leçons particulières, de ses dessins, de ses plans, se dispersait sans bruit. Causeur intarissable et toujours en verve, doué d'une imagination très éveillée, notre Manu (« usage interdit ») savait aussi bien « feindre l'indignation » que respecter la discrétion et la charité. On peut dire qu'il eut toujours une santé magnifique qui lui permit dans bien des cas de se montrer un infirmier modèle : pendant la grande guerre, au Centre de rééducation, il rendit d'inappréciables services ; il trouva encore dans le ministère des prisonniers allemands, l'occasion de déployer un zèle sacerdotal bien éclairé.

Pendant 16 ans, il fut aumônier des écoles préparatoires de la Marine. En lui donnant la Légion d'honneur, la Marine n'a fait que couronner un très pur dévouement. Quelle joie pour notre cher Manu, les jours où il présentait à la Confirmation des bandes de mousses ou de pupilles qu'il avait catéchisés et baptisés ! Quelle vie il savait mettre dans les cérémonies de sa chapelle !

Six ans d'un labeur fécond à Ploujean, et puis le Bon Dieu lui a donné le moyen de couronner sa carrière de prêtre et d'artiste par le sacrifice lentement offert pendant trente-trois jours d'une asphyxie sans espoir et presque sans soulagement. Sûrement lui sont revenus les souvenirs très doux de ses ministères de professeur, d'aumônier et de recteur, et s'il lui était resté quelque trace des souillures terrestres, comme dit la liturgie, il faut croire que la cruelle souffrance, supportée sans plainte, aura tout effacé et qu'il aura offert à Dieu une belle copie « conforme à l'image de son Fils ».

Pol Aubert.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 13/02/1942 p. 58.*